

## **Nos pères, ces héros** **Une conférence oedipienne du professeur Bourlemou**

Christian Monnin

---

Volume 41, Number 3 (243), June 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32161ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Monnin, C. (1999). Nos pères, ces héros : une conférence oedipienne du professeur Bourlemou. *Liberté*, 41(3), 110–116.

# En toute liberté

CHRISTIAN MONNIN

## **NOS PÈRES, CES HÉROS**

### **Une conférence œdipienne du professeur Bourlemou**

Mesdames et Messieurs, distingués Membres du comité de rédaction, chers abonnés, merci d'être venus si nombreux à cette causerie. Il sera question ce soir de nos pères et de la technologie.

De quoi est faite la fascination qu'ils éprouvent — je parle d'une frange des 45-60 ans — à l'égard des nouvelles technologies ? Et plus particulièrement des technologies domestiques : après la vidéo et le disque laser dans les années 1980, le caméscope au début des années 1990, il s'agit aujourd'hui du téléphone portable, du micro-ordinateur et d'Internet. J'essaierai, si vous en avez la patience, d'esquisser quelques réflexions sur cette passion qui les dévore à l'heure du démon de midi. J'esquive dès maintenant la première salve de protestations outrées : j'ai un respect sincère pour ces hommes qui, parvenus à la force de l'âge, c'est-à-dire à l'âge des certitudes, ont su se mettre, souvent avec enthousiasme, au diapason de cette révolution.

Il faut toutefois souligner qu'ils y ont été en partie forcés et contraints. En effet, dans la mesure où ces bouleversements ont affecté en premier lieu leur environnement professionnel, l'adaptation s'est rapidement imposée comme un impératif de survie : apprendre à se servir d'un ordinateur ou bien perdre son travail, la

troisième voie en étant dans le meilleur des cas une de garage, sans espoir d'avancement jusqu'à la retraite. Ainsi, l'informatique (puisqu'il sera surtout question) s'est-elle sans doute d'abord présentée à nos pères sous les dehors menaçants d'un recyclage nécessaire pour rester dans la course.

Mais cette conversion damoclessienne a très vite et largement débordé la sphère professionnelle. Souvenez-vous, l'informatique (contrairement à la vidéo et, dans une moindre mesure, au téléphone portable<sup>1</sup>) a envahi les chaumières avec à sa traîne un gros point d'interrogation : à quoi ça sert ? Pendant dix bonnes années, presque jusqu'à l'arrivée d'Internet, vous m'accorderez que la réponse était claire : à peu près à rien. Manipulation incroyablement malaisée pour des résultats navrants. Jusqu'à la fin des années 1980, une machine à écrire et une calculatrice de poche étaient nettement plus efficaces pour toute la bureaucratie du foyer, des feuilles d'impôts à la correspondance officielle. L'ordinateur était par contre une chouette console de jeux pour les enfants, en même temps qu'une intarissable source de jurons pour les pères.

C'est pourtant dans ce type de béance fonctionnelle qui préside à son irruption qu'une technologie dévoile son vrai visage : c'est un vecteur de fantasmes et un lieu d'investissement libidinal. Sous le sarcasme — facile, je le reconnais — percent deux pistes de réflexion qui permettront peut-être de mieux comprendre en quoi le rapport de nos pères à la technologie se distingue du nôtre. L'apparition du micro-ordinateur au début des années 1980 répondait de manière troublante aussi bien au versant lumineux qu'à la face obscure des aspirations de son public cible : d'une part, le rêve de libération de l'individu ; d'autre part, le consumérisme échevelé soutenu

---

1. Car celui-ci a d'abord servi à appeler, depuis la cave, sa femme en train de préparer le repas dans la cuisine.

par un pouvoir d'achat sans précédent à cette échelle. Développons, puisqu'il reste quelques indulgents dans la salle.

Le rêve de libération en télescopait un autre, non moins cher à nos pères. Je veux parler du rêve technologique, dont un des points culminants s'était déroulé sous leurs yeux en direct le 21 juillet 1969. L'ordinateur, produit du second rêve, cristallisa les espoirs du premier et apparut infiniment prometteur. Grâce à sa capacité de mémorisation et à sa vitesse de traitement, il allait libérer l'esprit, qui pourrait alors cultiver la créativité et la réflexion. Simultanément, il allait alléger le fardeau du travail en effectuant les tâches les plus répétitives et les plus abrutissantes.

Quant au penchant consumériste, il était d'abord comblé par le fait que cette promesse de libération était conditionnelle à l'achat d'un objet supplémentaire : ouf, pas besoin de changer son mode de vie. Plus concrètement, l'ordinateur est sans doute de très loin le meuble le plus onéreux qui soit, moins à cause de son prix de vente (tout de même considérable, surtout il y a 15 ans) que compte tenu de son obsolescence foudroyante et de son caractère évolutif : à l'instar d'une voiture, il s'enrichit d'accessoires — appelés périphériques — qui eux aussi sont très vite dépassés.

Il y a donc une griserie informatique de la vitesse et de l'accélération : vitesse d'opération du microprocesseur au gré des développements technologiques, mais aussi vitesse de renouvellement du matériel, qui a tout d'une course. La question étant : d'une course contre (ou pour) quoi ? Une course à la performance ? Mais alors d'une performance pour la performance puisque, pendant longtemps, l'ordinateur n'a servi à rien. Il semble en effet que l'informatique se soit d'abord imposée comme une fin avant d'être un moyen, ce qui est peut-être le lot de toute technologie émergente. Prenons,

pour étayer cette supposition, l'exemple du disque compact, dont l'apparition est contemporaine. Son irrésistible triomphe, lui-même rendu possible par la diffusion des chaînes hi-fi — ou par l'achat d'un meilleur amplificateur, de meilleures baffles, etc. —, a eu dans un premier temps pour conséquence qu'on a cessé d'écouter la musique pour s'extasier devant la qualité du son. Eh bien l'ordinateur a suscité des réactions similaires. Il fallait toujours acquérir une bécane plus puissante, plus rapide, avec une meilleure résolution, plus de mémoire; une imprimante à aiguilles, puis thermique, enfin laser; un lecteur de cassettes, puis de disquettes souples, puis de disquettes rigides, un lecteur de CD-ROM, enfin un lecteur ZIP, etc. Tout ça pour un usage d'autant plus nul que l'informatique ne véhiculait même pas de contenu clairement définissable (comme la musique ou le cinéma pour le disque compact et la vidéo).

C'est que l'informatique domestique a trouvé chez nos pères un levier puissant: l'amour de la bécasse et la fierté afférente de posséder la plus grosse, la plus rutilante, la plus rapide. L'électronique s'est immiscée dans les familles comme un nouveau-né qui accapare l'attention au détriment de l'aîné mécanique et pétaradant. De toute façon, la Mustang avait déjà été supplantée par la familiale ou la japonaise tout confort. Disons-le, l'ivresse de la découverte en avait pâti, d'autant qu'à l'étape, le camping sur le bord de la route avait sagement intégré une chambre climatisée d'Holiday Inn. L'impensable s'était produit pour cette génération qui, si elle avait été pleinement conséquente, aurait dû perdre toute confiance en elle passé trente ans: elle avait vieilli. L'ordinateur, décuplé plus tard par Internet, offrait des horizons illimités à conquérir depuis son fauteuil. Bref, une sorte de seconde jeunesse, presque aussi excitante et nettement moins éreintante. Voilà

qui nous ramène à notre hypothèse sur le vrai visage de la technologie. L'impératif de constant recyclage personnel et matériel n'est-il pas le symptôme d'un désir de jeunesse éternelle ? Et ce désir n'est-il pas lui-même à rapprocher des idéaux au nom desquels se sont battus nos pères ? Mais un idéal désormais enfermé dans une petite boîte et soumis aux lois impitoyables de la compétition économique...

Toutefois, il faut reconnaître que, dans l'ensemble, ils ont eu raison, ou du moins que leur raison s'est imposée. D'une certaine façon — pas celle qu'on attendait, mais pourtant très prévisible —, nous sommes bel et bien soulagés du fardeau du travail : il n'y en a plus tellement, sinon dans l'informatique... Par ailleurs, s'il était d'emblée évident que l'ordinateur ne véhiculait aucun contenu propre, il s'est petit à petit révélé être un formidable outil pour en produire : il est désormais possible de faire chez soi du montage cinématographique et de la musique, d'éditer et de diffuser toute forme de texte et d'image, etc. L'ordinateur a démocratisé les outils de la créativité.

Maintenant que la salle est complètement vide, dirigeons-nous prestement vers la conclusion, la caisse, et enfin la sortie. Se peut-il que la génération qui assiste à l'éclosion d'une technologie y transpose des aspirations et des comportements qui ont pris naissance ailleurs (et qui ont éventuellement « appelé » cette technologie, comme je viens de le suggérer à demi-mots) tandis que les générations ultérieures construisent les leurs avec elle, à titre de composante de leur environnement ?

Schématiquement, et au vu de ce qui vient d'être dit, avançons la distinction suivante. L'ordinateur est apparu à nos pères comme un luxe supplémentaire, couronnement du confort inouï dont ils s'étaient progressivement entourés (arsenal électroménager, maison, voitures, etc.) et dont, il faut le rappeler, nous avons

copieusement bénéficié. Sous la triple pression des menaces qui planaient sur leur avenir professionnel, des rêves qui les animaient et d'une certaine propension au consumérisme, nos pères ont été mis au défi de se brancher pour rester dans la course, pour ne pas être largués. L'informatique est donc pour eux un *acquis*, à la fois un luxe et une conquête, un accomplissement et un succès. C'est pourquoi, peut-être, ils y sont si attachés, au point que leur place dans le monde semble parfois en dépendre (ce qui est objectivement assez vrai, nous l'avons vu). Ils n'osent alors pas toujours la remettre en question ni à sa juste place.

Contrairement à nos pères, l'informatique a plus ou moins toujours fait partie de notre vie. Disons que nous avons atteint l'âge de raison au moment où les ordinateurs ont commencé à être utiles (en particulier dans le cadre des études). Ils nous apparaissent donc un petit peu plus comme des outils que comme des signes de richesse et des gadgets. En outre, la conjoncture économique s'est radicalement modifiée: nous ne sommes plus dans une phase de croissance et d'enrichissement, bien au contraire et surtout les jeunes. Nous devons apprendre à nous passer du confort dans lequel nous avons été élevés. Nous ne disposons donc tout simplement pas des ressources nécessaires pour soutenir la course à la nouveauté technologique. Il en résulte que nos pères sont souvent mieux équipés, plus au fait et parfois... plus habiles. En somme, nous n'avons ni les raisons ni les moyens de vivre la technologie comme nos pères. Ces conditions nous donnent par contre la chance de développer un regard critique. Aussi notre défi est-il plutôt d'apprendre à nous débrancher, pour ne pas être dévorés, happés, parce que nous devons considérer seulement comme des instruments.

Voilà, c'est tout pour ce soir. Rideau.

La prochaine fois, le professeur vous bourrera le mou au sujet de la pornographie.

*Notice biographique*

Le professeur Bourlemou est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages (à paraître d'ici 2034) et de nombreuses contributions à des revues de music-hall. Il a cosigné une centaine d'articles et autant de démentis consécutifs. On lui doit aussi un graffiti mémorable dans les toilettes du Café du commerce. Il est considéré comme un chef de file par ses collègues, dans la ligne d'attente à la cafétéria. Il a fondé un groupe de recherche pour retrouver le nom de cet auteur fameux... mais oui, vous savez... celui qui a écrit les... Ah comment, déjà ? Lecteur passionné de son courrier exclusivement composé de factures et de circulaires, il propose fréquemment aux employés de Bell Canada des méditations sur les tarifs qui le mettent hors de lui tous les 22 du mois. Ses théories lui ont valu tout un tas de déceptions, à commencer par une hilarité incontrôlable du jury de Stockholm, qui en a tiré une pièce de boulevard et quelques chansons grivoises qui résonnent encore dans les casernes. Généralement enveloppé dans une cape baptisée *alethèia*, il professe depuis toujours une stricte obéissance au manuel d'instructions quand il s'agit d'appareils électroniques. Il a étudié minutieusement tous les moyens de s'en sortir avant de se résoudre à remplir une demande de B. S.